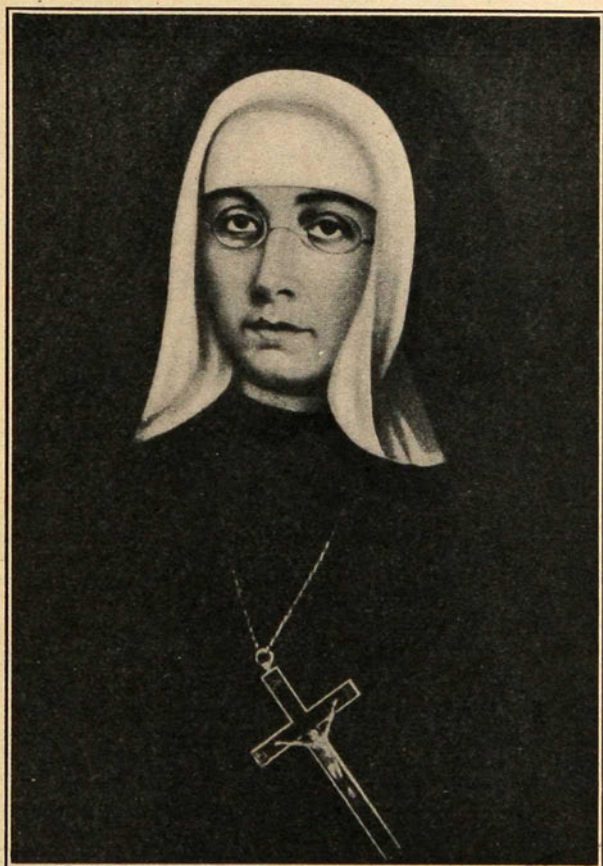


Mère Marie-Rose



MÈRE MARIE-ROSE

Fondatrice de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie
(1811-1849)



L'ŒUVRE DES TRACTS
MONTREAL



L'École Sociale Populaire

Directeur: R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

Publie chaque mois une brochure sur les
questions sociales

Exposé doctrinal — Monographies d'œuvres —
Initiatives nouvelles

DERNIÈRES BROCHURES PARUES :

L'Action sociale: Antonio PERRAULT. — *Vers le peuple:* Guy VANIER. — *La Grève et l'enseignement catholique:* R. P. VILLENEUVE, O. M. I. — *Programme d'action sociale:* Édouard MONTPETIT. — *Les parents, l'Église et l'État dans leurs rapports avec l'école:* Abbé SABOURIN — *L'Organisation professionnelle:* Mgr PAQUET. — *Syndicats patronaux:* Abbé Émile CLOUTIER. *L'Aspect économique du problème industriel:* J -Edmond CLOUTIER. — *Le Salaire:* Abbé Edmour HÉBERT. — *Nos Pêcheries:* Fabien BUGEAUD.

Chaque brochure est accompagnée
d'une chronique des faits sociaux
au Canada et à l'étranger.

L'abonnement n'est que de \$1.50 par année. On s'abonne en tout temps. On peut demander les numéros déjà parus (15 sous l'exemplaire). S'adresser à

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
1300, rue Bordeaux
Montréal

HN
31
039
v. 35
1902

MÈRE MARIE-ROSE

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SAINTS NOMS
DE JÉSUS ET DE MARIE

Mère Marie-Rose, Eulalie Durocher, la vénérable fondatrice de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie, naquit à Saint-Antoine-sur-Richelieu le 6 octobre 1911. Ses parents, le Sieur Olivier-Amable Durocher et Dame Geneviève Durocher, possédaient, avec des biens assez considérables, un trésor plus précieux que les richesses de la terre: ils avaient cette simplicité dans la foi, ce sérieux dans la piété, cette tradition du respect de l'autorité qui font les familles patriarcales.

Les commencements de la famille Durocher au Canada ne furent pas sans gloire. Un des ascendants maternels d'Eulalie était du nombre de ces seize intrépides jeunes hommes qui, en 1660, se levèrent à la voix de Dollard des Ormeaux pour arrêter le choc des Iroquois. Blaise Juillet, cet ascendant, trouva la mort lors de la première rencontre avec les Iroquois près de l'île Saint-Paul. Il laissait de son mariage avec Anne-Antoinette de Liercourt, quatre enfants, deux fils et deux filles, auxquels M. de Maisonneuve donna pour curateur Lambert Closse, major de l'île de Montréal.

La ligne paternelle avait aussi son héros, et celui-ci beaucoup plus proche d'Eulalie: c'était son grand-père qui, à seize ans, avait été soldat de Montcalm à Carillon. Le père d'Eulalie était digne de ses ancêtres. Dans sa jeunesse, il avait désiré se faire prêtre, mais il était fils unique, et ses parents qui ne voulaient pas voir s'éteindre leur nom, s'opposèrent au projet de leur fils. Il obéit et épousa sa cousine, Geneviève Durocher, fille du Sieur Blaise-Benjamin Durocher, négociant de Québec. Geneviève, orpheline de

sa mère dès le berceau, avait été adoptée par une de ses tantes, seigneuresse de l'île d'Orléans, et placée chez les Ursulines de Québec où elle avait reçu une excellente éducation. La jeune fille songea au cloître et demanda son entrée au monastère de Marie de l'Incarnation. Elle n'y passa que quelques mois. Comprenant que Dieu la voulait dans le monde, elle y retourna. Ce fut alors que son cousin, Olivier Durocher, demanda et obtint sa main. Le mariage se fit en 1794 dans l'église de Saint-Jean de l'île d'Orléans.

Les nouveaux époux se fixèrent à Saint-Antoine sur une riche propriété, le bien paternel héréditaire.

Dieu qui n'avait accepté que leur intention de se consacrer à son service, allait faire de leur demeure un foyer de bénédictions. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un regard d'ensemble sur la famille qui allait y grandir. Tous les enfants, missionnaires, prêtres séculiers, religieuses, simples citoyens, gardèrent plus tard, dans la carrière où Dieu les plaça, l'empreinte d'une forte éducation chrétienne.

Il y eut dix enfants au foyer: deux moururent au berceau; trois, Édouard, Geneviève et Calixte restèrent dans le monde, furent de bons chrétiens et cultivèrent avec amour la terre de leurs aïeux. Trois furent prêtres; le premier, Flavien, d'abord prêtre séculier, entra chez les Oblats lorsque ceux-ci arrivèrent au pays, évangélisa les tribus montagnaises des régions du Saguenay, puis fonda la paroisse de Saint-Sauveur, à Québec, où il mourut en 1876. Au mois de juin 1912, Saint-Sauveur glorifiait son fondateur, en lui élevant une statue. Le second prêtre de la famille fut Théophile qui devint curé de Belœil, où il mourut en 1852, et le troisième, Eusèbe, qui fut aussi religieux Oblat. Deux filles devinrent religieuses: la douce et gracieuse Séraphine qui fut à la Congrégation de Notre-Dame l'active et fervente Sœur Sainte-Cécile, et Eulalie, née la dernière, celle que Dieu devait appeler à la haute destinée de fonder un institut religieux.

Le père, M. Durocher, d'un aspect sévère et même rigide, avait un grand fonds de bonté; il était toujours prêt à aider de ses services ou de ses conseils ceux de ses amis ou de ses connaissances qu'il voyait dans le besoin. De la mère de

famille établie à la campagne dans des conditions de modeste aisance, on a dit joliment: « C'est la souveraine de qui tout dépend dans la ferme, qui a charge de tous les gens, de toutes les âmes, de toutes les choses, par qui le bonheur vient à chacun selon son rang, aux pigeons du colombier aussi bien qu'aux petits enfants. » Mme Durocher était cette souveraine qui faisait le bien discrètement et journallement. Les devoirs religieux passaient avant tous les autres dans cette famille de braves chrétiens et de rudes travailleurs. Ce sont des gens d'église, disait-on, pour louer leur piété et leur assiduité aux offices divins. A la maison, la prière du soir se faisait en commun, enfants et serviteurs y assistaient, et souvent pendant la nuit, la pieuse mère se levait et passait des heures en prières. Faut-il s'étonner que la rosée du ciel tombât abondante sur cette famille? Telle était l'atmosphère qu'Eulalie devait respirer en entrant dans la vie. Vraiment « Dieu l'avait choisie et prévenue dès avant sa naissance dans ses vertueux parents ».

On a dit d'Eulalie qu'elle fut pieuse en naissant. A peine âgée de trois ans quand elle n'avait pas fait sa prière du matin ou du soir, on la voyait accourir tout éplorée auprès de sa mère et ne vouloir la dire qu'à ses côtés. Dans la journée, on l'entendait s'informer si ce n'était pas le temps de prier.

Dès qu'elle commença à marcher, sa mère l'emmena avec elle à l'église. Son jeune âge aurait bien pu la placer parmi les anges « qui se jouent devant l'Éternel »; mais non, elle était déjà un ange adorateur. A genoux, ses petites mains jointes, l'air tout recueilli, elle regardait l'autel et ne pouvait en détacher ses regards. Le tabernacle l'attirait. Entendait-elle la douce voix de Jésus l'appeler comme autrefois il appelait les petits enfants?

Au sortir de l'église, l'ange adorateur redevenait une enfant; et quelle charmante enfant! Elle était toute blanche et toute rose, frêle et délicate, joyeuse comme un oiseau, et jouant de tout son cœur avec ses frères et ses sœurs. Mais elle revenait toujours à sa mère; être à ses côtés était son plus grand bonheur. Sa mère veillait sur elle comme sur un trésor. Elle lui enseignait ses prières et son catéchisme,

et surtout elle faisait passer dans son âme le principe des vertus qu'elle possédait elle-même.

Ce n'est pas qu'elle n'eût une pointe de vivacité et de volonté tenace, la chère enfant, mais ces dispositions qui peuvent dégénérer en défauts deviennent, bien dirigées, des principes de générosité, de force et d'énergie. Il en fut ainsi pour Eulalie.

Avec sa mère qui s'était chargée de sa première éducation, elle eut un autre précepteur, ce fut son grand-père. « Le vieux brave de Carillon, qui vivait avec son fils, employait sa verte vieillesse à se rendre utile de mille manières. Mais son occupation favorite était d'apprendre à lire et à écrire à sa petite-fille qu'il aimait d'une affection de grand-père. L'enfant le payait de retour. Elle se plaisait avec lui comme avec sa mère. Elle buvait ses histoires, ses grands yeux l'interrogeaient, et le bon vieillard qui revivait dans cette ardeur et cette curiosité, inclinait paternellement ses soixante-dix ou ses soixante-quinze ans sur ses six à huit ans. On eût dit d'un lac versant de son trop plein dans un modeste ruisseau, ou d'un vieux chêne abritant de son tronc puissant une humble fleur cachée dans son ombre.

« C'était un spectacle touchant que de voir l'enfant sur les genoux du grand-père, attentive, éveillée, pendant qu'il lui montrait ses lettres de la même main qui avait manié le mousquet, et les épelait avec elle de cette même voix qui avait répondu aux hourras des Anglais ou aux cris de guerre des Iroquois. C'est dans ce commerce intime que le passé, un passé de glorieuses épreuves, se rattachait au présent et à l'avenir, et que les vertus héréditaires, les qualités de la race se transmettaient sans efforts. »

L'avenir était voilé. Le présent, pour la famille Durocher, c'était la paix, le bonheur de ces années où tous les enfants sont encore réunis autour de la table familiale; c'était la joie de voir cette belle jeunesse que l'on pouvait justement comparer aux verdoyants rejetons de l'olivier, crotre sains et robustes dans l'air pur des champs et sur le courant des eaux.



La petite fleur du bon Dieu qu'était Eulalie enfant, allait s'épanouir plus belle et plus embaumée sous l'action de plus abondantes rosées du ciel. A l'âge de dix ans, elle fit sa première communion au couvent de Saint-Denis, tenu par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Sa bonne mère voulut l'accompagner au divin banquet. Eulalie s'approcha de la Table eucharistique avec une joie céleste. Sa piété grandit tous les jours. Lorsque, quelques années plus tard, elle alla au pensionnat des mêmes religieuses à Montréal, elle embrassa ses devoirs d'écolière avec une ferveur telle qu'elle fit l'édification et l'admiration de ses compagnes. Dans l'opinion de tout le monde, Eulalie était une âme privilégiée destinée à couler ses jours à l'ombre des autels. Elle-même n'avait d'autre désir. Se consacrer à Jésus et se dévouer à l'éducation de la jeunesse dans une congrégation placée sous le vocable de Marie, c'était à ses yeux une destinée idéale. Deux fois, à l'exemple de sa sœur Séraphine, elle essaya d'être admise au noviciat de la Congrégation de Notre-Dame; les deux fois, un mal violent la contraignit de renoncer à son dessein. En lui disant adieu, ses bonnes maîtresses crurent devoir la dissuader de poursuivre un projet apparemment contraire à la volonté de Dieu. La pauvre enfant reprit le chemin de Saint-Antoine en disant dans l'intime de son âme: « Seigneur que voulez-vous donc que je fasse »? La réponse ne devait pas tarder longtemps à se faire entendre.

Quelques mois après son retour au foyer paternel, Eulalie eut la douleur de perdre sa mère. Son attachement pour elle avait été une sorte de religion. En la perdant, elle voyait sa vie désemparée à un degré qui ne peut se dire. Alors elle se tourna vers Marie et se jeta dans ses bras avec une effusion de confiance filiale qu'elle n'avait pas connue aux jours de son bonheur. L'épreuve la fortifia et la grandit. Sa physionomie devint plus grave et plus touchante. Jeune encore par l'âge et par l'extérieur elle ne l'était plus par les qualités que le malheur venait de mûrir.

Elle pensa encore au cloître et ses vues se tournèrent vers l'Hôpital-Général de Québec. Mais l'obstacle qui l'avait empêchée d'arriver à la Congrégation, la maladie, se dressa de nouveau devant elle.

« Décidément, se dit-elle, je me fais illusion en prétendant à l'honneur de la vie religieuse. » Sa santé rétablie, elle reprit doucement la conduite de la maison, déploya tout ce qu'elle avait de tendresse et d'activité pour rendre moins sensible la perte de celle que personne n'oubliait. C'est ainsi qu'elle développait en elle, sans le savoir, le tact, la clairvoyance, l'économie, la sagesse, la bonté, toutes les qualités qui font prospérer une administration et chérir un gouvernement.

* * *

A quelque temps de là, son frère Théophile fut nommé curé de Belœil; il pria son père et sa sœur d'aller vivre auprès de lui à son presbytère. L'offre sourit au vieillard qui trouvait dans cette circonstance le bonheur de vivre avec son fils et d'être le voisin du bon Dieu. Eulalie accepta avec sa simplicité ordinaire: il s'agissait du bonheur des autres. Le cœur ému, elle dit adieu au séjour de son enfance, à l'église où elle avait prié si souvent, au cimetière où dormait sa mère, à toutes ces choses de la terre natale qui semblent avoir une âme « qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ».

Le nouveau curé de Belœil, M. Théophile Durocher, était le type du gentilhomme et le modèle du prêtre. Sa charité n'avait pas de limites. Son presbytère s'appelait la maison des prêtres. Eulalie y remplit le rôle de maîtresse de maison avec autant de tact et de dignité que de dévouement. Si elle secondait admirablement son frère dans ses œuvres de généreuse hospitalité, elle ne l'aidait pas moins lorsqu'il s'agissait de secourir l'infortune. Sa compassion pour les pauvres et les malades ne se bornait pas à envoyer quelques secours ou à adresser quelques paroles banales; elle allait à domicile, soulageant les uns par d'abondantes aumônes, pansant les plaies des autres, ne manquant jamais de les fortifier par des paroles de douceur et de consolation

et de les engager à supporter leurs maux avec patience. On la surnommait la mère des indigents, l'ange visible de la paroisse.

Sa plus douce distraction était d'orner les autels. Elle y mettait tout ce que lui inspirait sa foi et son amour pour Jésus et pour Marie. Elle n'avait jamais voulu se parer d'une fleur, mais pour le sanctuaire, il n'y en avait jamais trop, il n'y en avait jamais assez.

A cette piété angélique, à cette charité qui ne comptait jamais, elle joignait un esprit de mortification extraordinaire et traitait son corps avec une rigueur qui fait frémir: discipline, rude cilice, jeûne au pain et à l'eau, veilles prolongées dans la prière, et cela malgré des souffrances presque continuelles provenant de sa faible santé. Qui donc aurait deviné que cette jeune fille au visage aimable et souriant, à la conversation joyeuse et attrayante, menait une vie qui confinait presque à celle des saints du désert d'autrefois? On l'aurait encore moins pensé lorsqu'on la voyait dans les cercles de la vieille noblesse du pays qui se réunissait souvent chez le seigneur de Rouville, où la famille Durocher était admise avec distinction. Ce ne fut qu'après sa mort qu'une de ses amies bien chères, Mlle Mélodie Dufresne, son émule dans la vertu et les austérités, et sa compagne dans la religion, révéla le secret de ses mortifications au presbytère de Belœil.

* * *

Dans son contact avec le monde, par le moyen surtout de ses visites de charité, Mlle Durocher avec son esprit judicieux n'avait pas tardé à constater le manque presque général d'instruction chez le peuple. Vu les circonstances et les conditions de la vie, sous la domination française, l'instruction publique n'avait jamais été bien florissante, mais alors elle était dans un état déplorable. Le gouvernement anglais ne cachait pas sa volonté de tenir le peuple canadien dans l'ignorance. L'Église était la première à s'alarmer de cet état de choses et cherchait les moyens d'y remédier. Or, en 1840, Mgr Ignace Bourget devenait évêque de Montréal. Parmi les besoins les plus urgents de son diocèse, se

faisait sentir le besoin de prêtres, de missionnaires et de nouvelles congrégations enseignantes pour l'instruction de l'enfance.

L'année suivante, il partait pour Rome, et il espérait ramener de France les éléments qui lui faisaient défaut. La Providence le conduisit par la main. Il fit à Marseille la connaissance de la Congrégation des Oblats fondée depuis une vingtaine d'années par Mgr de Mazenod pour les missions de campagne. Il s'adressa au fondateur et en obtint quatre eligieux. C'étaient les PP. Honorat, Lagier, Telmont et Baudrant; ils arrivèrent à Montréal le 2 décembre 1841.

C'était l'heure de Dieu pour Eulalie. Mgr Bourget confia la paroisse de Saint-Hilaire aux Oblats et le P. Telmont fut désigné pour la desservir. Saint-Hilaire et Belœil ne sont séparés que par le Richelieu. M. Durocher, toujours généreux et hospitalier, invita son voisin, le curé de Saint-Hilaire, à passer quelque temps chez lui pour le mettre quelque peu au courant des choses de son nouveau pays. C'est ainsi qu'Eulalie fit la connaissance de ce religieux et qu'elle lui confia le soin de son âme. Le nouveau directeur comprit vite qu'il avait devant lui une personne marquée du sceau de Dieu. Il l'engagea à faire immédiatement les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et lui fit espérer qu'elle pourrait devenir religieuse dans une communauté. Elle en fut remplie de joie. Le rêve de sa vie allait donc se réaliser.

Eulalie avait exercé avec zèle et douceur son apostolat auprès des jeunes filles de la paroisse qui se pressaient toujours plus nombreuses autour d'elle. Le P. Telmont, dans une mission qu'il donna à Belœil, conçut le projet de les réunir en congrégation de la sainte Vierge. L'érection canonique s'en fit solennellement le 25 mai 1842. C'était la première association de ce genre en Canada. Eulalie fut élue présidente.

Sous sa pieuse et sage direction, la congrégation se développa et fleurit merveilleusement; elle fit la joie et l'honneur de la paroisse et devint une pépinière de vocations religieuses.

Le souci de l'instruction des enfants n'abandonnait pas Mlle Durocher. Elle souhaitait qu'une communauté enseignante établit dans chaque paroisse de petits couvents

où toutes les jeunes filles pussent recevoir l'éducation religieuse. La culture de l'intelligence ne la préoccupait pas tant que celle du cœur. Elle exprima ses pensées au Père Telmont. Celui-ci avait justement les mêmes vues et les mêmes désirs. Comme il devait aller en France pour assister au Chapitre général de sa communauté il promit d'en ramener une colonie de religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie qui venait de s'établir à Marseille sous la protection de Mgr de Mazenod. Elles ouvriraient les écoles projetées. Eulalie entrerait dans leurs rangs et serait leur première novice. On peut se figurer son bonheur; elle touchait au terme de ses vœux.

Les Oblats étaient alors à Longueuil où ils s'étaient transportés dans l'été de 1842. Le P. Telmont confia son dessein au curé de la paroisse, M. Moise Brassard. Celui-ci y acquiesça de tout son cœur. Mgr Bourget, consulté, se réjouit et bénit le projet; de son côté, la Fabrique de Longueuil s'empressa de mettre une maison à la disposition de la future communauté. Tout était prêt. Le P. Telmont passa en France au commencement de mai 1843. Hélas! il avait trop promis. Les Sœurs de Marseille ne crurent pas devoir se charger de cette fondation lointaine.

L'échec était rude; l'entreprise semblait échouer dès son début. Pourtant Eulalie ne se laissa ni troubler ni décourager par ce coup inattendu. Puisque les Sœurs de Marseille refusaient, pourquoi ne pas fonder sans leur secours? Bien qu'elle ne vît pas trop comment cela se ferait, elle était pleine de confiance.

Dès qu'elle s'ouvrit de son projet, elle ne rencontra qu'obstacles et opposition. Son vieux père, ses frères, ses amis, tous s'unirent pour l'empêcher de s'engager dans une si grave entreprise. Et vraiment la sagesse humaine n'avait pas tout à fait tort, mais Dieu avait choisi Eulalie pour cette œuvre et il l'appelait. Les difficultés s'aplanirent, les inquiétudes cessèrent.

Le 16 octobre 1843, elle se rendait à Longueuil, au noviciat des Pères Oblats, pour assister à la profession de son frère. Elle rencontra Mgr Bourget et le P. Telmont, et la fondation fut définitivement arrêtée. Il fut décidé qu'elle

reviendrait le plus tôt possible pour commencer son noviciat. Elle devait avoir pour compagnes, son amie de cœur, Mlle Dufresne, et Mlle Céré, institutrice de l'endroit. Quand tout fut réglé, Eulalie retourna à Belœil pour hâter les préparatifs de son départ. Il lui tardait de se séparer du monde et de dire l'ardente parole des Psaumes: « Seigneur, vous avez brisé mes liens. »

Dix jours après, elle franchissait le seuil du noviciat.

* * *

La maison préparée par la Fabrique de Longueuil pour la future communauté des Saints Noms de Jésus et de Marie, et qui, au soir du 28 octobre 1843, en réunissait les trois premiers membres, était la maison d'école où enseignait Mlle Henriette Céré, la troisième fondatrice. C'était une excellente personne, appartenant à une famille distinguée, les Céré de la Colombière, originaires de Bretagne. Elle avait alors quarante ans; dans sa jeunesse, elle aussi avait essayé de la vie religieuse à l'Hôtel-Dieu de Montréal, et depuis, tout en cherchant sa voie, elle s'était faite institutrice; on appréciait beaucoup à Longueuil son zèle et son dévouement.

La maison d'école était presque en face de l'église; elle occupait précisément l'endroit où s'élevait autrefois une des tours du fort de Longueuil, et avait probablement été construite avec les pierres de l'édifice démolí. Le fort bâti par Charles Lemoyne, seigneur de l'endroit, avait souvent servi d'abri aux colons contre les Iroquois. Les fondatrices remarquèrent cette circonstance et en tirèrent un augure favorable. « Notre pays n'a plus à se protéger contre les Iroquois, disaient-elles, mais il a à se tenir en garde contre l'ignorance. Les maisons d'éducation doivent être les châteaux-forts dans lesquels la jeunesse se munit d'armes intellectuelles pour soutenir les combats de la vie. Pussions-nous, nous les plus pauvres instruments, contribuer à cette fin. » Le lendemain de leur arrivée, les trois fondatrices se mirent en retraite pour se préparer à entrer dans leur vie nouvelle. Un religieux Oblat, le P. Allard, dirigea cette

retraite; le 31 au soir, le supérieur des Oblats, le R. P. Honorat, vint lui-même la clôturer et présenter au Seigneur les prémices de la nouvelle Congrégation.

Du lendemain daterait leur entrée en religion. Elles commençaient donc leur vie religieuse aux chants d'allégresse de l'Église et sous les auspices de tous les saints, ce qui leur fut un nouveau motif d'espérance.

Elles se mirent résolument à l'œuvre, et bientôt prière, étude, classe, travail, tout se succéda régulièrement comme dans un ancien monastère. Le postulat dura jusqu'au 28 février 1844, jour où elles échangèrent leurs vêtements séculiers pour l'habit religieux. Il était convenu qu'elles adopteraient celui des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de Marseille puisqu'elles en portaient le nom et qu'elles en suivaient la Règle.

La cérémonie eut lieu dans leur pauvre petite chapelle qui n'avait jamais vu tant de splendeur et de bonheur. Mgr Bourget, comme père et fondateur de cette communauté, vint lui-même la présider et imposer aux élues leurs nouveaux noms. Eulalie Durocher s'appela Sœur Marie-Rose; Mélodie Dufresne, Sœur Marie-Agnès; Henriette Céré, Sœur Marie-Madeleine.

Le noviciat se continua avec un redoublement de ferveur, de courage et d'abnégation. Le P. Allard, chapelain et maître des novices, voulait pour le nouvel Institut les bases solides de l'humilité. Il conduisit ses novices par l'âpre chemin des humiliations et du renoncement, les soumit à de dures épreuves, surtout Sœur Marie-Rose, qu'il prévoyait devoir être la première supérieure. C'est presque toujours une époque héroïque que celle de la fondation d'une communauté, l'âge d'or, comme on dit. Tout manque; et cependant on y est heureux. Quand l'amour de Dieu s'épanouit dans les cœurs, il y entretient cette fête perpétuelle qui fera toujours l'étonnement du monde. Les fondatrices connurent cet âge d'or dans tout son éclat. Elles étaient pauvres à ne vivre vraiment que de privations et de mortifications et, d'un autre côté, la joie de leur âme était d'une douceur inconnue.

La première postulante fut Mlle Salomé Martin, jeune fille de dix-neuf ans, qui avait choisi cet institut naissant afin de satisfaire ses désirs de sacrifice et d'immolation. La seconde fut Mlle Hedwige Davignon, une amie de Sœur Marie-Rose et de Sœur Marie-Agnès.

Elles s'étaient rencontrées pour la première fois dans une circonstance qui a laissé un émouvant souvenir au Canada, à l'érection du chemin de la croix sur la montagne de Belœil par Mgr de Forbin-Janson. Cet évêque missionnaire était l'apôtre de la croix. Il érigeait des croix de mission ou des chemins de croix à peu près partout où il prêchait. La montagne de Belœil lui parut un piédestal digne d'une croix monumentale qui porterait au loin le témoignage de la foi du pays. Son projet avait été agréé. M. le curé de Belœil et le seigneur de Rouville s'étaient mis à la tête de l'œuvre; Eulalie les secondait de son mieux. Au jour fixé — le 6 octobre 1841, — trente mille personnes se pressaient sur le bord du lac. Cinquante prêtres, quatre évêques, rehaussaient de leur présence la cérémonie. « Ce fut une démonstration magnifique, dit une relation. Hommes, femmes, enfants, attentifs, recueillis, s'étendaient en forme de croissant autour de la large coupe. Tout à coup, une barque se détache de la rive opposée et s'avance au-devant de la foule. Elle porte les quatre évêques debout et bénissant. A quarante pas du bord, elle s'arrête, et l'évêque missionnaire prend la parole. Il parle de la croix et résume sa chaude harangue par ce cri : « Au ciel par la croix ! »

« Puis la barque accoste, les évêques descendent, ils bénissent les quatorze stations; des milliers de voix lancent vers le ciel les strophes: Vive Jésus, vive sa croix!... *Sancta Mater, istud agas...* L'enthousiasme est à son comble. »

Pendant que la foule s'écoulait, trois personnes prolongeaient leurs prières dans la chapelle du saint Sépulcre. C'étaient Milles Durocher, Dufresne et Davignon. Elles entrèrent en conversation, descendirent de la montagne ensemble et, en se séparant, se dirent au revoir. Elles se revirent souvent, en effet, jusqu'au jour où Mlle Davignon alla frapper à la porte de la jeune communauté.

Les deux postulantes s'appelèrent en religion, la première Sœur Thérèse de Jésus, la seconde, Sœur Véronique du Crucifix. Elles devaient être des religieuses de marque et devenir l'une et l'autre supérieures générales de l'Institut.

La petite communauté poursuivait sa marche. Elle s'initiait de jour en jour aux vertus de son état et aux méthodes de l'enseignement. Les élèves progressaient dans l'étude et dans la bonne conduite et croissaient en nombre; on dut laisser la maison d'école pour une plus grande, située dans le voisinage, et qui fut transformée en couvent. La bénédiction de cette maison fut faite d'une manière solennelle par Mgr Bourget lui-même. On s'y était rendu en procession. En tête marchait Sœur Marie-Rose, portant la croix. C'est donc la croix à la main qu'elle fit son entrée dans le couvent dont elle allait devenir la première supérieure. C'était symbolique.

La profession religieuse avait été fixée au 8 décembre. Enfin, ce grand jour se leva. Au ciel, un soleil radieux; sur la terre, un manteau de neige fine; dans le cœur des trois novices, une émotion profonde, une joie immense. La cérémonie de leur vêtue avait eu lieu dans leur pauvre oratoire, sans autres témoins que de jeunes enfants; leur profession se ferait à l'église, un jour de grande fête, en présence de toute la paroisse. Mgr Bourget la présidait; M. Brasard, le curé de Longueuil, lut en chaire le mandement d'érection de la nouvelle Congrégation; le R. P. Guigues, supérieur des Oblats, fit le sermon. Au moment de la communion, agenouillées devant le célébrant tenant en ses mains la sainte Hostie, les novices prononcèrent leurs vœux sacrés, et le *Te Deum*, à l'harmonie des orgues et à l'envolée des cloches, porta jusqu'aux cieux leur action de grâces.

Dans l'après-midi, Monseigneur se rendit au couvent et nomma Sœur Marie-Rose supérieure. Atterrée, elle ne pouvait retenir ses larmes tandis que les Sœurs et les élèves étaient dans la jubilation du choix fait par le saint évêque.

Le secrétaire, à cette date, 8 décembre 1844, inscrivit sur le premier registre de la Congrégation le *Mandement* d'érection, l'acte de la profession des fondatrices et l'élection de la supérieure. C'était comme la *charte* religieuse

de l'Institut; quelques mois plus tard, le gouvernement lui accorda l'existence légale et la personnalité civile.

* * *

La Congrégation avait l'existence canonique et l'existence légale. En plongeant ses racines dans le sol de l'Église et dans celui de l'État, elle participait à leur stabilité. Elle avait aussi sa première mère sur laquelle elle pouvait compter pour s'engager généreusement dans les voies que lui ouvrait la Providence.

Mère Marie-Rose, le livre des Constitutions à la main et plus encore l'esprit des Constitutions dans le cœur, fut une vraie mère pour ses filles. Pour les faire avancer dans la vie religieuse, elle marcha dans le droit chemin de l'observance des vœux et des règles, et d'une main douce et ferme les aida à surmonter les obstacles ou à revenir d'un faux pas. Avec le travail de sa propre sanctification, avec sa sollicitude pour ses sœurs, elle ne perdait pas de vue les enfants en faveur de qui avait été entreprise la fondation de l'Institut. Il s'agissait de donner une éducation solide, pratique et surtout chrétienne. Elle alla droit au but. Pour l'enseignement, la méthode simple et claire des Frères des Écoles Chrétiennes qu'on avait été étudier sur place; pour l'éducation proprement dite, les principes de Mme de Maintenon qu'on leur avait conseillés comme résumant bien les moyens de former les élèves à la piété, à une vue juste des choses, aux habitudes régulières, au développement des qualités capables de les rendre aptes à remplir leurs diverses missions dans le monde.

Le succès vint à la jeune communauté; les élèves se présentèrent nombreuses; le noviciat ouvrait fréquemment ses portes à de nouvelles recrues dont plusieurs sortaient des rangs des élèves, premières fleurs que l'Institut offrait à Jésus et à Marie. Le nombre croissant des sujets permit à Mère Marie-Rose d'ouvrir l'ère des missions; elle fut heureuse d'envoyer le premier essaim de ses missionnaires à la chère paroisse de Belœil.

Les bénédictions du ciel qui faisaient croître l'œuvre naissante n'allaient pas sans la croix, puisque la croix est le cachet dont la main divine scelle ses œuvres. Aussi Mère Marie-Rose connut-elle l'épreuve. Des difficultés de tous genres s'unirent pour l'accabler. La pauvreté était grande, le pain rare, le local exigü, les lits manquaient. Et ce lui était une peine bien vive de voir les sœurs réduites au très strict nécessaire. Des différends surgirent entre la communauté et la Fabrique au sujet d'intérêts financiers; un conflit regrettable s'éleva entre les autorités spirituelles, M. le curé Brassard et les Pères Oblats; la calomnie se déchaîna contre elle.

Jamais la vertu de Mère Marie-Rose ne parut avec plus d'éclat; son humilité, sa patience, sa charité furent héroïques. Elle, se jugeant indigne, incapable, un obstacle au bien, offrit sa démission à Mgr Bourget. « Ce n'est pas le moment de se retirer, lui répondit l'évêque. Laissez faire la Providence, l'orage passera. » Il passa en effet, et le ciel se rasséna.

Une épreuve plus grande se préparait pour la communauté. Les souffrances physiques qui avaient toujours miné la faible constitution de Mère Marie-Rose allaient s'aggravant; bientôt il devint évident que la fin approchait. Ne pouvait-on, en vérité, lui appliquer ces paroles:

« Sa vie en trois mots se résume:
Piété, sacrifice, amour.
C'est le parfum qui se consume
Hélas! dans l'espace d'un jour. »

Le parfum était consumé. Des peines intérieures avaient achevé de sanctifier son âme. Elle était mûre pour le ciel, Dieu l'y appela le 6 octobre 1849. Elle était née le 6 octobre 1811.

Son Institut ne comptait pas encore cinq années d'existence, mais la sainte fondatrice pouvait partir, sa tâche était remplie. La communauté dont Mgr Bourget avait dit qu'elle était l'une des pierres angulaires était édifiée; elle était formée à la ferveur et à la régularité; elle avait reçu la consécration de l'épreuve; elle possédait des sujets

qui continueraient l'œuvre; les premières étincelles de l'a postolat avaient allumé des foyers d'où se répandraient la connaissance et l'amour des saints Noms de Jésus et de Marie.

L'Institut fondé à Longueuil en 1844, et dont la maison-mère est maintenant à Montréal, a déjà enregistré 2,712 religieuses professes; à l'heure actuelle il compte 1,987 professes, 110 novices, 100 postulantes; répandu dans 21 diocèses, il a 152 établissements, dont 4 écoles normales, et plus de 40,000 élèves.

La mémoire de Mère Marie-Rose ne descendit pas avec elle dans la tombe. De toutes parts arrivèrent des témoignages de vénération et de sympathie; de toutes parts s'éleva un concert pour exalter ses vertus, pour bénir sa protection à laquelle on attribuait nombre de grâces et de faveurs vraiment merveilleuses. Sa protection se continue de nos jours, — près de trois quarts de siècle après sa mort — elle se fait surtout sentir dans les incendies lorsqu'on oppose au feu son image vénérée.

« J'invoque souvent votre fondatrice en mon particulier, écrivait à la communauté Mgr Bourget, et j'espère que le Seigneur la glorifiera devant les hommes en lui faisant décerner les honneurs de l'autel. »

Puisse le vœu du saint évêque bientôt s'accomplir!

Vient de paraître

Semaine sociale de Québec

Compte rendu *in extenso* des
cours et conférences donnés à
Québec en 1921, à la deuxième
session des *Semaines sociales*
du Canada :: :: :: :: :: :: ::

BEAU VOLUME *in-8°* DE 460 PAGES

\$2.25; franco, \$2.45

—*—*—*—

Faites votre commande maintenant à

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
1300, rue Bordeaux, Montréal



BROCHURES A 10 SOUS

La collection la plus populaire, la plus instructive, la plus variée qui ait encore paru au Canada

- | | |
|--|-----------------------------|
| *1. <i>L'Instruction obligatoire</i> | Sir Lomer GOUIN |
| 2. <i>L'École obligatoire</i> | MM. TELLIER et LANGLOIS |
| 3. <i>Le Premier Patron du Canada</i> | Mgr PAQUET |
| *4. <i>Le bon Journal</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| *5. <i>La Fête du Sacré-Cœur</i> | R. P. MARION, O. P. |
| *6. <i>Les Retraites fermées au Canada</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *7. <i>Le docteur Painchaud</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| *8. <i>L'Église et l'Organisation ouvrière</i> | C.-J. MAGNAN |
| *9. <i>Police! Police! A l'école, les enfants!</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 10. <i>Le mouvement ouvrier au Canada</i> | B. P. |
| 11. <i>L'École canadienne-française</i> | Omer HÉROUX |
| 12. <i>Les Familles au Sacré Cœur</i> | R. P. DUGRÉ, S. J. |
| 13. <i>Le Cinéma corrupteur</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 14. <i>La première Semaine sociale du Canada</i> | Euclide LEFEBVRE |
| 15. <i>Sainte Jeanne d'Arc</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *16. <i>Appel aux ouvriers</i> | R. P. CHOSSEGROS, S. J. |
| 17. <i>Notre-Dame de Liesse</i> | Georges HOGUE |
| 18. <i>Les conditions religieuses de la société canadienne</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| 19. <i>Sainte Marguerite-Marie</i> | Le cardinal BÉGIN |
| 20. <i>La Y. M. C. A.</i> | Une RELIGIEUSE |
| 21. <i>La Propagation de la Foi</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| 22. <i>L'Aide aux œuvres catholiques</i> | BENOIT XV |
| *23. <i>La Vénérable Marguerite Bourgeoys</i> | R. P. DUGRÉ, S. J. |
| 24. <i>La Formation des Élités</i> | R. P. JOYAL, O. M. I. |
| 25. <i>L'Ordre sraphique</i> | Général de CASTELNAU |
| 26. <i>La Société de Saint-Vincent de Paul</i> | P. MARIE-RAYMOND, O.F.M. |
| 27. <i>Jeanne Mance</i> | XXX |
| 28. <i>S. Jean Berchmans</i> | Une RELIGIEUSE |
| *29. <i>La Vénérable Mère d'Youville</i> | R. P. Antoine DRAGON, S. J. |
| 30. <i>Le Maréchal Foch</i> | Abbé Émile DUBOIS |
| 31. <i>L'Instruction obligatoire</i> | XXX |
| 32. <i>La Compagnie de Jésus</i> | R. P. BARBARA, S. J. |
| 33. <i>Le Choix d'un état de vie</i> | R. P. Adélar DUGRÉ, S. J. |
| 33a <i>Le Choix d'un état de vie</i> | R. P. D'ORSONNENS, S. J. |
| 34. <i>Les Congrès eucharistiques internationaux</i> | R. P. D'ORSONNENS, S. J. |
| 35. <i>Mère Marie-Rose</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| | Une RELIGIEUSE |

*Les brochures Nos 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 16, 23 et 29 sont épuisées.

Prix: 10 sous l'unité; franco \$6.00 le cent; \$50.00 le mille port en plus. Condition d'abonnement: \$1.00 pour douze numéros consécutifs.

BUREAU DE L'ŒUVRE DES TRACTS

L'Action paroissiale, 1300, rue Bordeaux, Montréal

Tél. ★St-Louis 7327